



FEUILLETON 3

J'ai tué papa

Ensuite, il me raconte *Le Petit Prince*. Il emploie toujours les mêmes mots, assemblés de manière rigoureuse et musicale dans un récit que je connais par coeur; s'il se trompe dans une phrase ou dans la chronologie des péripéties, s'il saute une page, je m'énerve rouge. L'histoire ne me convainc pas vraiment parce que je ne suis pas certain de la comprendre. Mais j'aime la voix de papa. Et quand il est là, couché sur le sol avec moi, j'ai l'impression de l'inviter sur ma planète. Et je suis bien. Bien comme si j'avais apprivoisé le renard, comme si j'avais un vrai copain.

A moi.

La plupart du temps, en particulier à l'école, je suis seul.

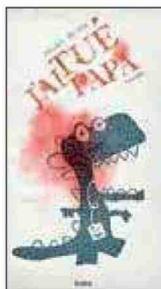
J'aime être seul.

Personne ne me traite alors de mauviette ou de pédale comme dans la cour de récréation. La première fois que c'est arrivé, j'ai pensé que c'était gentil; alors j'ai rigolé. Je me suis appliqué à reproduire les sons et les grimaces des grands avec leur casquette et leurs habits trop larges – car ce sont les grands qui s'intéressent à moi –, et à rire exactement comme eux en haussant les épaules par à-coups. Comme je suis peu doué pour l'imitation, ils se sont fâchés. Ils se sont approchés de moi, tout près, tout tout près, avec leurs boutons d'acné et leurs lèvres tordues et maléfiques, parsemées de petits poils blonds qui brillaient dans le contre-jour, psychopathe, sinon tes jolis petits dinosaures, on va te les foutre dans le cul!»

J'ai eu très peur. Mes figurines, j'y tiens plus que tout. Surtout que ce jour-là, c'est le diplodocus que j'avais

emmené avec moi. Autrement dit, moi. Et moi, je ne veux pas disparaître. Je suis contre la mort, je veux vivre toute la vie.

Alors, j'ai hurlé, et hurlé encore en me roulant par terre. Ils ont tous foutu le camp. Dans ma colère, j'ai frotté mes poings contre le béton. Mes croûtes se sont arrachées. J'avais du sang sur la figure, dans le cou et sur ma veste verte à capuchon. Soudain, j'ai aperçu la maîtresse qui s'agenouillait à mes côtés. Son parfum aux huiles essentielles de géranium m'a donné envie de vomir; j'ai failli m'étouffer. Je déteste les huiles essentielles, elles sentent la vieillesse et la maladie; leurs molécules envahissent l'espace. Si les femmes continuent avec ces horreurs, la planète finira par être intoxiquée. Un nouveau Big Bang se prépare. Quand elle s'est penchée vers moi, j'ai hurlé encore plus fort. Je me suis débattu comme un requin dans un filet et j'ai essayé de la mordre. Il ne faut pas me toucher lorsque je suis en crise parce que je ne contrôle plus rien. Tout ce qui vient de l'extérieur est une agression, un danger auquel mon corps, qui semble ne plus m'appartenir, réagit. Par réflexe de survie. Elle est repartie avec son odeur de ranci qui la suivait comme un chienchien-fantôme, et m'a laissé dans la cour.



(à suivre)

Mélanie Richoz
Editions Slatkine